

de l'un des fondateurs du collège, M. Labelle, que l'âge et la maladie avaient tenu éloigné de cette fête de famille.

PERRAULT: Traité d'agriculture pratique, par J. F. Perrault, ancien protonotaire, publié par J. Perrault, élève de l'École de Grignon, in-18, 196 p. Lovell.

C'est à la fois une œuvre de piété filiale et d'utilité pratique. Les œuvres d'agriculture et de pédagogie de M. Perrault, l'auteur du député de Richelieu, ont été nombreux et sont devenus quelque peu rares aujourd'hui. Le public accueillera, nous en sommes certains, avec sympathie, ce premier volume de la *Bibliothèque du Cultivateur*, que M. Perrault se propose de publier sous un format très-commode et à 25 cents.

MOIS DE MARIE BÉSOULÉ: suivi d'une notice historique sur la statue de Notre-Dame de Pitié, in-18, 202 p. Senécal.

BENJAMIN: The St. Alban's Raid, or Investigation into the charges against Lieut. Bennett H. Young and others; in-8o. 480 p. Lovell.

HODGINS: A School History of Canada and of the other British North American Provinces, by J. G. Hodgins; in-12, 282 p. Lovell.

Cet abrégé est orné de 66 gravures et cartes; il renferme une foule de petits tableaux statistiques et chronologiques très-commodes pour l'élève et le maître.

L'histoire de chaque colonie est donnée séparément, et est accompagnée d'un coup-d'œil géographique et statistique sur chaque province. De courtes notices biographiques se trouvent au bas de chaque page. Le tout est fait avec beaucoup d'habileté et de précision. M. Hodgins est déjà connu par ses géographies et ses autres ouvrages à l'usage des écoles.

Petite Revue Mensuelle.

Depuis notre dernière livraison, un événement a dominé et dominera longtemps encore tous les autres événements. Le double assassinat dont Washington a été le théâtre, le 14 avril dernier, ouvre l'ère des grands crimes politiques dans l'Amérique du Nord. Les circonstances sont aussi tragiques, aussi saisissantes, aussi incroyables, qu'un poète ou un romancier aurait pu les rêver. La première impression, à Montréal, fut celle d'une profonde incertitude: *voilà un magnifique canard yankee*, s'est-on dit. Mais la stupeur et l'indignation se sont partagé tous les esprits à l'étrange récit de ce double drame, qui jusqu'au moment où le télégraphe fit connaître le nom du principal acteur, offrait un caractère mystérieux et presque surnaturel.

Donc, le 14 avril au soir, tandis que nos villes étaient paisiblement recueillies dans les religieuses émotions du plus saint des jours de la semaine sainte, il y avait grande fête à Washington. On y célébrait la prise de Richmond et la reddition de l'armée du général Lee. Il y avait grand spectacle au théâtre Ford; on avait répandu d'avance le bruit que le président Lincoln, le général Grant et M. Stanton y assisteraient; et il a été prononcé depuis que cette annonce elle-même faisait partie du plan des conjurés. Comme César, comme le Comte Rossi, comme tous ceux qui sont destinés à mourir sous les coups d'un assassin, le président Lincoln avait eu de nombreux avertissements. Les pressentiments et les avis n'ont jamais manqué aux victimes. Malgré une foule de circonstances qui auraient dû le retenir à la maison, surtout en vue du puritanisme américain, qui a fait du Vendredi Saint sa plus grande fête, tandis que l'Église catholique n'en a qu'un jour de deuil, le président, pour ne point décevoir le public, se rendit, avec Mme Lincoln, à la représentation de *Our American Cousin*. A un moment du drame, où Mlle Kean allait entrer en scène, la détonation d'un pistolet se fit entendre, un jeune homme s'élança de la loge du président sur le théâtre, s'écria, en brandissant un poignard: *"Sic semper tyrannis"* et disparut avant qu'on eût pu se saisir de sa personne.

Le président était tombé frappé d'une balle dans le derrière de la tête. Au même instant, un drame tout semblable, mais plus compliqué, se passait chez le secrétaire d'État, M. Seward. Un inconnu pénétrait dans la maison sous prétexte d'apporter une prescription médicale, et frappait indistinctement toutes les personnes qui s'opposaient à ce qu'il parvint auprès du malade. M. Frédéric Seward, fils du secrétaire d'État, tomba le premier sous ses coups. Tous les obstacles écartés, il entra dans la chambre et frappa M. Seward, étendu dans son lit, cherchant à lui couper la gorge; les couvertures garantissant le cou, et M. Seward roula sur le plancher, inondé de sang. Un soldat entra dans ce moment, et une lutte indescriptible s'établit entre lui et l'assassin, qui, après s'être roulé par terre avec le général assaillant, qu'il frappait à plusieurs reprises, parvint à se dégager de ses étreintes, s'esquiva en frappant encore plusieurs personnes et sautant sur un cheval, prit la fuite après s'être écrié, comme l'assassin du président: *"Sic semper tyrannis."* (1).

Le président expira à sept heures et vingt-deux minutes du matin, sans avoir recouvré un seul instant le sentiment. M. Seward et son fils, qui ont été longtemps, le dernier surtout, dans l'état le plus précaire, aujourd'hui, c'est-à-dire un mois juste après la catastrophe, ne sont pas encore complètement rétablis.

Pour nous, à Montréal, cette nouvelle nous est tombée avec une avalanche d'autres mauvaises nouvelles qui étaient bien dignes de l'accom-

(1) Ces sinistres paroles sont la devise de l'État de Virginie, dont les armes représentent la Liberté foulant aux pieds un tyran, sur la poitrine duquel s'appuie un glaive vengeur.

pagner. Nous n'oublierons jamais l'impression que nous a causée le bulletin que fit distribuer la *Miner*, de bonne heure le samedi matin. C'était comme une page de l'histoire des derniers jours. Outre le double assassinat, il y avait les récits naïvants de l'inondation dans les îles de Sorel et à Berthier, ceux des ravages causés par la tempête dans tous les environs de Montréal. Puis ensuite vint, pour combler le tout, l'annonce de deux lignes de la poste à St. Petersbourg, d'où elle ne manquait point de gagner l'Angleterre par les vaisseaux de la Baltique. Était-ce assez à la fois?

Le Canada s'est associé de suite au deuil américain; le pavillon britannique a été arboré à mi-mât sur tous les édifices publics de notre ville, et y est resté plusieurs jours; des assemblées publiques ont eu lieu et l'on a protesté avec indignation contre l'horrible crime que le monde entier doit repousser.

Le meurtre a toujours tort, quelque soit la cause qu'il prétende servir; et il y a deux circonstances frappantes dans tous les assassinats politiques, c'est qu'ils n'ont jamais eu pour victimes les vrais tyrans, et qu'ils n'ont jamais servi de rien aux partis en faveur desquels ils s'exécutoient.

Abraham Lincoln, s'il n'était pas un homme d'un talent supérieur, avait gagné beaucoup, dans ces derniers temps, dans l'estime du monde et même dans l'opinion de ses adversaires. Tandis que, d'un côté, il n'y avait qu'une voix sur son honnêteté personnelle, il s'était montré favorable aux idées de modération et de conciliation qui, seules, peuvent permettre aux États-Unis de tirer réellement parti de leur triomphe dans la lutte si longue et si sanglante qui se termine aujourd'hui. Quoique donnant trop aux idées et aux passions du parti qui l'avait porté au pouvoir, il avait su, dans quelques circonstances, aidé de l'habileté de M. Seward, résister à ces mêmes idées et à ces mêmes passions, et surtout éviter de plonger son pays dans l'abîme où l'aurait entraîné une lutte avec les grandes puissances de l'Europe.

M. Lincoln naquit dans le comté de Hardin (Kentucky), le 12 février 1809. Il était, par conséquent, âgé de cinquante-six ans et deux mois. A l'âge de huit ans, sa famille l'emmena dans le comté de Spencer (Indiana), qui était alors presque inhabité. Il ne put y recevoir qu'une éducation fort élémentaire et très-incomplète. En 1830, il alla habiter Decatur (Illinois), et y leva, pour guerroyer contre les Indiens, en 1832, une compagnie dont il fut élu capitaine. Il avait l'habitude de dire que cette première élection lui avait causé plus de joie qu'aucun des succès qu'il remporta plus tard. Il servit trois mois, et à son retour, sa popularité était telle que déjà on le désigna comme candidat pour la législature de l'État. Il ouvrit une petite boutique de marchand à la campagne, mais il ne fut pas heureux dans son négoce. Il fut maître de poste à New Salem et commença à étudier la loi, empruntant pour cela des livres à un avocat du voisinage. On a souvent dit qu'il avait fait le métier de fendre du bois pour les *clôtiers*; mais c'est une allusion à ce qu'il avait fait dans sa jeunesse pour la famille de son père, et ce que font tous les jeunes cultivateurs sur une terre que l'on défriche. Il y a loin de là à être un simple journalier à la solde du premier venu. Son père était mort jeune, ayant été massacré par les Sauvages. Il descendait d'une famille de Quakers de la Pensylvanie. En 1834 il fut élu représentant dans la législature locale, en 1836 il fut admis au barreau, et s'établit à Springfield, où il ne tarda pas à se faire une réputation comme avocat. En 1847 il fut député au Congrès; il fut élu président en 1860, et comme on sait, il venait d'être réélu pour quatre autres années lors du fatal événement.

Les funérailles du président ont été quelque chose d'inouï dans leur genre et de vraiment national et imposant. Non-seulement à Washington, mais encore dans toutes les villes que traversa le convoi pour se rendre à Springfield, où devait avoir lieu l'inhumation, des processions et des cérémonies funèbres eurent lieu avec une pompe et un éclat dignes de la circonstance. A New-York il y eut en outre une immense assemblée publique où des ministres de toutes les religions prononcèrent des discours et firent des prières, et qui se termina, par la bénédiction solennelle que donna le nouvel archevêque catholique Mgr. McClosky. C'est encore là un fait dont nous ne connaissons point d'exemple.

Tout devait être étrange dans ce sombre drame, et la manière dont a péri le principal coupable est tout à fait en harmonie avec le reste. Quelque rapide et fantasmagorique qu'ait été la scène de l'assassinat, beaucoup de ceux qui étaient présents reconnurent John Wilkes Booth. Les précédents de ce personnage et une foule de circonstances l'indiquèrent de suite à la vindicte publique. Dénoncé, poursuivi, traqué de toutes parts, il a été tué enfin dans une grange où il s'était réfugié avec un de ses complices. Le détachement de cavalerie qui l'a suivi jusqu'à la propriété du nommé Garrett, près du Rapahannock, était celui du lieutenant Doherty, Canadien d'origine irlandaise, dont les parents habitent St. Hyacinthe et Ste. Scholastique. Armé jusqu'aux dents, Booth refusa de se rendre, offrant de combattre seul tout le détachement, si on voulait lui en laisser la chance. Après avoir parlementé quelque temps avec lui, le lieutenant Baker mit le feu, à la grange, et comme il allait s'élaner un revolver à la main, le sergent Corbett, qui ne voulait que le blesser à l'épaule, lui logea une balle dans la tête; il expira quelques heures plus tard. Par une coïncidence qui rappelle la peine du talion, la balle le frappa précisément au même endroit où il avait lui-même frappé sa victime.

Booth n'avait que 26 ans. Il était le fils de Junius Brutus Booth, rival du célèbre tragédien anglais Kean. De ses trois frères, deux étaient, comme lui, acteurs de profession. Une vie de dissipation et de débauche et uno grande